

Comme une série de brûlures sur la peau

Jean-Paul Roger, *L'inévitable*, Montréal, XYZ éditeur, coll.
« Romanichels », 2001, 200 p., 22,95 \$.

Chantal Saint-Jarre

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

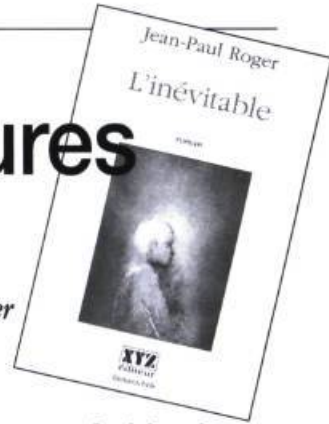
Citer ce compte rendu

Saint-Jarre, C. (2001). Compte rendu de [Comme une série de brûlures sur la peau / Jean-Paul Roger, *L'inévitable*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2001, 200 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 30–30.

Comme une série de brûlures sur la peau

ROMAN
Chantal Saint-Jarre

« Je suis mou, je suis gangrène et moisissure. Je suis le deuxième et le dernier de la famille, la fille que maman désirait, la faille qu'ils ont eue, la gale dans le portrait familial. »



VOUS TENEZ CE LIVRE ENTRE VOS MAINS : les noms de l'auteur, de l'éditeur et de la collection sont en noir, le titre est en rouge accompagné de la mention « roman » et d'une illustration touchante de Catherine Farish intitulée *Drawing on Saturday Morning* (1991), un titre éloquent qui fait écho au contenu du livre, en particulier à ce qui se passera tous les samedis après-midi à l'école Saint-Jean-Baptiste, dans les toilettes des gars. La quatrième de couverture, elle, vous apprend que l'auteur a quarante-deux ans, qu'il a une formation en études littéraires et qu'il est professeur de littérature au cégep. On y a joint un fragment, le premier paragraphe du troisième chapitre : vous soupçonnez qu'il s'agit d'un roman familial, sans doute d'une autofiction, d'une affaire de filiation tordue et hallucinante comme une série de brûlures de cigarette sur la peau.

Vous ouvrez le livre. Vous prenez rapidement connaissance du contenu : treize chapitres coupés en plein milieu par la voix du père, et qui se ferment sur la voix de la mère. Trois voix narratives donc, la voix centrale étant celle de Paul, enfant, qui raconte l'enfance c'est-à-dire comment, dans le plus grand isolement-désolément, son père s'y est pris pour le dévaster durablement. « Sur mon dos, mon père-carapace, dans ma tête, mon père-virus : il s'infiltre dans les moindres replis de mon corps et de mon âme. Il ne reste plus de place en moi pour moi. » (p. 149).

Vous commencez à lire, vous traversez les chapitres un à un. Après le chapitre 7 (p. 101), vous arrêtez de lire, vous n'en pouvez plus tellement c'est à la limite du supportable, une sorte de littérature de l'extrême. Vous vous occupez à autre chose. Vous en parlez avec amis et collègues qui ont, eux aussi, interrompu cette lecture. Puis un jour, vous reprenez le livre, vous le terminez, péniblement, courageusement. En tant que femme — peut-être aussi en tant qu'homme ? — vous avez été très troublée, parfois même jusque dans votre sommeil, vous avez éprouvé simultanément colère, rage, haine, dépit, tristesse, lassitude, peine, impuissance. Vous avez refusé la complicité, la vulgarité de la mère, sa dépossession. Vous avez été mise à mal d'ainsi scruter le triangle infernal père, mère, enfants, la pathologie familiale, de lire le détail de certaines formes de la pornographie juvénile : « Il me dit de rester là, il sort le polaroid, et je me cache rapidement la tête derrière le mur de la toilette. » (p. 161) ; « Il a même enregistré nos ébats pour me prouver que je jouis plus fort que lui, qu'il me fait du bien, que j'aime ça. » (p. 177)

Dans la marge, page 186, à six pas de l'« Épilogue », vous avez écrit le mot « enfin ! » quand Paul, *enfin*, donne une raclée à son père après quoi, s'étant enfui à vélo, il épelle dans les larmes son propre prénom « P-A-U-L, une lettre à chaque coup de pédale » (p. 187), le cri, beugle, continue de rouler, s'envole, nage dans le vent — se donne douloureusement naissance. Le « Je t'aime » de l'« Épilogue » atteste cet auto-engendrement : l'auteur pourra, dorénavant, se détacher de l'enfant abusé, s'approprier son histoire, la reconnaître, l'intégrer.

Ainsi, l'enfance est revisitée par le travail de l'écriture qui sert, d'abord et surtout, la prise de conscience, l'indispensable mise à distance. Une identité littéraire se construit à travers la belle et minutieuse langue des descriptions, narrations, mises en intrigue, transcriptions d'oralité.

La vitre qui ne montre rien nous examine, père et fils au pied des urinoirs. La fenêtre, avec ses mailles métalliques, photographie ce qui se passe ici tous les samedis. Vue de l'extérieur, elle arrive à deux pieds de l'asphalte qui pave au complet la cour d'école.

|| *Debors, le soleil avec ses fripures de nuage sur fond de ciel bleu ou gris, ça n'a plus beaucoup d'importance.* (p. 83)

Une identité personnelle se (dé)construit à travers la symbolisation de la vie imaginaire de Paul : onirisme (cauchemars, somnambulisme, visions, voix, relation avec « Trois-Mots » et avec les héros mythiques de l'encyclopédie *Tout connaître*), troubles dissociatifs (dépersonnalisation, échecs scolaires, fusion avec la Nature pendant l'abus, fugues), lettres gravées sur l'écorce d'un arbre, dessins, fables et contes qu'il s'invente, désir parricide, trou de terre et trous d'étoiles, présence envahissante de la pourriture et de la moisissure — « Je suis mou, je suis gangrène et moisissure. Je suis le deuxième et le dernier de la famille, la fille que maman désirait, la faille qu'ils ont eue, la gale dans le portrait familial » (p. 125).

Que se passe-t-il donc avec ce roman qui transpire l'infamie ? Le récit vous rentre dedans aussi crûment que le père qui, dès le deuxième chapitre, après avoir invité son fils de sept ans, Paul, à regarder des photos d'hommes nus jouant dans un lit, lui fait une première fellation et signe avec lui un pacte de silence absolu : « C'est notre secret, nos moments d'hommes », écrit Paul (p. 35). Lecteurs mis à l'insoutenable place du voyeur, nous assistons, au fil des chapitres, comme à autant de calvaires en gradation ascendante, aux mille et une fantaisies sodomites du papa de Paul qui l'initie et lui impose, jour après jour, ses perversions sexuelles et autres violences physiques, verbales et psychologiques. « Est-ce qu'un fils peut dire non à son père sans recevoir une volée de coups de poing sur la gueule, une volée de coups de *strap* donnés le plus souvent sur la chair mince au bas du dos ? » (p. 154). Comment l'enfant issu de ce chaos, détourné des phases essentielles du développement humain (la différence des générations, la différence sexuelle, le respect de l'Edipe), pourra-t-il venir s'inscrire à son tour dans le généalogique et l'intergénérationnel ? « T'aimes ça ? Dis que t'aimes ça », chuchote-t-il essoufflé, le ventre collé au bas de mon dos ou au bas de mon ventre, à la racine de la vie que je ne transmettrai jamais. » (p. 148)

Le plus intolérable pour le lecteur-voyeur de cette autofiction, c'est d'une part l'impossibilité où vous êtes de vous identifier à l'un ou l'autre des personnages : si vous oscillez du côté du père, vous êtes filicide ; si vous vous identifiez à l'enfant, vous êtes victime et coupable. Quelle chaise occupez-vous, lecteur, dans la structure duelle de l'abus sexuel ? D'autre part, le récit vient vous trifouiller au vif de l'être puisqu'il transgresse non seulement l'interdit fondamental — le pacte du silence qui liait père et fils —, mais il lève aussi le tabou (car il s'agit bien d'un *tabou*) sur la jouissance de l'enfant, le plaisir qu'il éprouve et redemande, l'érotisme qui s'en dégage, l'amour-drogue, la dépendance. De ce point de vue, *L'inévitable* est un livre-événement, un livre qui a le pouvoir de vous perturber profondément : il vous regarde, il vous plonge au cœur des conflits psychiques et vous coince entre désir incestueux, jouissance et interdit de l'inceste — pour autant, bien sûr, que la relation père-fils relève de l'inceste, les grands mythes antiques ayant caractérisé l'*interdit mère-fils* ; il n'y a pas de mythe sur l'interdit père-fille ni, du reste, sur l'interdit père-fils et mère-fille. L'expression « abus sexuel » est sans doute, ici, la plus adéquate.

Entrer dans l'univers de ce livre, vous l'avez compris, est un redoutable défi. De quelle noire lumière, de quel blanc silence émergeront donc les prochains romans de Jean-Paul Roger ?